



La chambre présentait les charmes conformes à un établissement de sa catégorie ; l'hôtel était bien tenu, à n'en pas douter : décor neutre, literie confortable aux multiples oreillers, mobilier aux tons clairs, ambiance feutrée. Ce n'était pas une scène où l'on attendrait un règlement de compte ou un crime passionnel. La première idée de l'inspecteur Bernard tournait dans la direction du suicide. Dans sa carrière, il avait rencontré deux cas similaires où des locataires de chambre d'hôtel s'étaient donné la mort, ces deux histoires l'avaient marqué.

— C'était la première fois que ce client venait dans votre établissement ? demanda-t-il par acquit de conscience.

Le directeur du *Grand Parc* réfuta l'idée, il affirma connaître parfaitement monsieur Lefaon, un industriel lié à l'armement, qui descendait chaque semaine et réservait la même chambre où il avait ses habitudes. À l'entendre, la connaissance du client sonnait comme une évidence et ne méritait pas qu'on s'interrogeât. L'inspecteur Bernard se trouvait obligé de revoir ses suppositions de départ : il n'avait jamais vu un suicide dans un endroit à la fois extérieur et familial. Il en conservait toutefois la possibilité dans un coin de la tête : ne sait-on jamais ?

L'enquêteur envisagea d'autres raisons susceptibles de conduire à un tel acte : des soucis personnels, un conflit avec son épouse ou une affaire qui périlite. Le directeur de l'hôtel précisa que le défunt était une personne très discrète très discrète ; il lui arrivait de discuter avec Gilles, le veilleur de nuit. Il souligna que cet employé était le témoin qui avait prévenu la police

— À ma connaissance, leurs échanges se limitaient à des bavardages banals, sans aller aux confidences personnelles.

Le policier regardait le corps allongé entre le lit et la porte de la chambre. L'homme d'une cinquantaine d'années présentait les allures d'un bon vivant, plus familier des tables de restaurant que des repas sur le pouce. Les premiers symptômes diagnostiqués par le médecin, appelé à ausculter le malade devenu un cadavre, laissaient présager une intoxication. L'homme de science n'avait pas voulu se prononcer davantage, refusant de qualifier cet éventuel empoisonnement de médicamenteux ou alimentaire, volontaire ou criminel ; estimant que c'était le rôle de la police de le déterminer, en particulier de son confrère légiste.

Le directeur signala que Monsieur Lefaon souffrait d'asthme, classique vu sa corpulence, et d'une légère hypertension, ordinaire chez des gens aussi actifs. En apparence, il ne suivait aucun traitement particulier, ses bagages ne contenaient aucun médicament. Ce côté mis de côté, le mobile du meurtre semblait difficile, voire impossible à établir, l'inspecteur retint l'hypothèse de l'intoxication alimentaire.

— Quand monsieur Lefaon descendait dans notre établissement, il avait sa table réservée et se faisait un plaisir de déguster le plat du jour. Il s'assurait ainsi d'en changer à chaque visite, sans risque de retrouver le même service.

Le directeur avait une façon un tantinet précieuse de s'exprimer, comme les valets distingués qui ne parlent qu'à la troisième personne. Ses manières agaçaient un tantinet Bernard, mais c'était un témoin indispensable, au moins pour les informations sur les circonstances de la découverte et sur la victime.

— Et ce plat du jour, c'était quoi ?

— Il m'est impossible de le dire. Les menus sont enregistrés en cuisine ; il sera aisé de s'en enquérir.

Bernard, heureux de se débarrasser un instant du directeur précieux, en profita pour échanger avec le médecin, qui renouvela sa prudence : la peau pâle légèrement bleutée, la tête rejetée en arrière, le visage figé presque souriant laissaient augurer un empoisonnement à la strychnine :

— Mais je ne parle là que d'observations externes, la piste reste à vérifier et l'origine à déterminer.

Les indices ainsi posés, l'enquête exigeait une autopsie, donnant un peu plus de boulot à l'inspecteur avant de rendre le corps à la famille. Le policier appréciait guère ce genre de contretemps.

Le directeur déjà de retour apportait la fiche des menus et celles des commandes ; il détailla l'organisation de la cuisine, démontra qu'il lui était possible d'affirmer qui avait consommé quoi et finit par informer que, dans le cas de M. Lefaon qui prenait toujours le plat du jour, il s'agissait du pot au feu provençal, qu'il glorifia de « spécialité du chef ».

— Je n'ai jamais vu d'empoisonnement au pot au feu, plaisanta le médecin. Ce que je peux dire, c'est que, si ce plat était en cause, il y aurait d'autres malades, voire d'autres décès dans la maison. On ne serait pas venus pour un seul...

L'humour médical voisinait celui du policier, pas vraiment de celui de l'hôtelier. Les sourires ne furent pas unanimes. Bernard exigea que le cuisinier fût convoqué sur-le-champ et rende compte de sa « spécialité » ; le médecin donna l'autorisation de retirer le corps et le conduire à la morgue de l'hôpital proche.

L'inspecteur descendit à la réception où le veilleur de nuit se lamentait du décès de monsieur Lefaon qu'il estimait plus qu'un client, presque comme un ami, ils s'appelaient même par leurs prénoms : Michel et Gilles. Mis en confiance par l'inspecteur, le veilleur présenta la victime comme un homme plaisant, plein d'humour ; il rapporta plusieurs de ses blagues salaces et, sous le regard ombrageux du directeur, avoua des confidences, qui montraient que la fidélité conjugale n'était pas la priorité du défunt :

— Mais jamais dans nos murs, précisa le veilleur. Monsieur ne recevait personne.

Bernard enregistrerait ces indications avec intérêt, à défaut d'en tirer des conclusions utiles. Enfin, le cuisinier se présenta.

L'homme dérangé dans son sommeil avait couru de sa maison, par chance assez voisine de l'hôtel, pour répondre à la convocation. Il s'inquiétait surtout de voir salir sa renommée : dans la profession, la concurrence était telle que le moindre faux pas entraînait une mise sur la touche, voire une condamnation à mort. Afin d'attester sa bonne foi, il conduisit l'inspecteur vers ses fourneaux, présenta sa recette dans laquelle il associait du bœuf et du mouton, du thym et du laurier ; il montra ses réserves avec empressement et cherchait sans cesse le moindre indice de sa sincérité.

— Je ne doute pas de votre travail, finit par trancher l'inspecteur Bernard, excédé. Je cherche à comprendre ce qui a pu se passer...

— Moi aussi, bredouilla le cuisinier. Je ne vois pas comment...

— Et moi donc, insista le directeur.

L'enquêteur fit la sourde oreille et récapitula les informations qu'il avait réunies : M. Lefaon a consommé une portion de pot-au-feu provençal au dîner. Après le dîner, il est monté dans sa chambre et, au milieu de la nuit, il a téléphoné à la réception, car il se sentait particulièrement dérangé. Il a demandé à son « ami » Gilles d'appeler un médecin. Le temps que celui-ci arrive, il était décédé sur sa descente de lit, et le patricien opte pour un empoisonnement. Pas facile de trouver une logique d'ensemble ou déterminer une cohérence évidente entre ces éléments.

Par habitude, l'inspecteur songea aux détails intermédiaires, aux petits riens qui changeaient tout, comme la vaisselle utilisée ou le personnel de service. Les assiettes et les plats étaient passés au lavage, toute trace était désormais effacée. Quant au personnel, rentré à son domicile, comme le cuisinier, il ne reviendrait qu'en début d'après-midi ; le matin, une autre équipe s'occupait des petits-déjeuners, puis des chambres.

— Sacrée organisation, songea le policier, regrettant que la vie du commissariat ne fût pas aussi bien réglée, se remémorant les journées et les nuits qui s'enchaînaient sans fin.

Le directeur s'épongeait le front, il se voyait déjà obligé de convoquer les personnes présentes le soir en salle et en cuisine ; ce qui signifiait : sortir le tableau des roulements et réveiller ces gens sans doute aussi innocents que le zélé chef de cuisine. L'affaire, regrettable en elle-même, risquait en plus de créer une ambiance déplorable entre les collaborateurs de la maison ; autant de difficultés annexes susceptibles de nuire au prestige de l'établissement.

L'enquêteur réfléchit aux données avant de constater que l'équipe du matin arrivait une demi-heure plus tard et que lui-même reviendrait s'entretenir avec les employés de l'après-midi ; il s'enquit simplement que tous sans exception allaient bien être présents.

— Rien ne lui échappe, constata le directeur, assommé par le sommeil et inquiet pour la notoriété du *Grand Parc*.

Autour d'une tasse de café, les deux hommes cherchaient d'autres sujets de conversation, l'un évoquait les enquêtes étranges qu'il avait vécues, l'autre les clients fantasques qu'il avait reçus.

— Monsieur, susurra une matrone surgie avec une enveloppe à la main.

La serveuse venait prendre son service à pied, l'imperméable jaune à demi déboutonné, où perlaient des traces de rosée matinale, contrastait avec son visage blême. L'incident de la nuit était signalé au personnel dès qu'il franchissait la porte de service à l'arrière de l'hôtel ; la première arrivée avait découvert une enveloppe posée sur le banc du vestiaire féminin. Sans l'ouvrir, elle l'avait aussitôt apportée à la réception qui avait envoyée la femme de ménage vers les deux hommes attablés. Le directeur se leva, prit le courrier et remercia la femme tremblante, visiblement mal à l'aise.

Il déchira l'enveloppe et se redressa avant de lire le papier, l'absence de lunettes l'obligeait à quelques efforts. À plusieurs reprises, il comprima les narines, fronça les sourcils et finit par tendre le billet à l'inspecteur, sans prononcer un mot.

À son tour, l'inspecteur Bernard découvrit l'écriture hésitante et les mots tracés avec nervosité. Il prit connaissance du contenu anonyme :

*C'est moi qui a tué M. Lefan. Quand il venait, il voulait que je passe dans sa chambre. Il proméтай de me payer, mais je voulait pas. Je m'étais juré de faire payer le salo. Ça fait plusieurs semaine que sur internet j'ai trouvé le poison. Entre la cuisine et la salle, c'était facile de le verser dans le jus du plat ; vite fait, j'ai réussi. M. Lefan va mourir cette nuit et moi j'en ferait au temps. Pardon à l'hôtel qui va avoir des probleme, moi je serai soulager.*

— Pas un suicide, mais bien un crime, conclut l'inspecteur avec détachement... et un autre cadavre en plus sur les bras, ajouta-t-il en maugréant.

Se tournant vers le directeur de l'hôtel, assis, l'air effondré par la révélation, Bernard ordonna :

— Vous me sortirez l'adresse de cette employée qui a servi les dîners, hier soir. Quelqu'un y va tout de suite, en souhaitant qu'il ne soit pas trop tard.

Et avec un air de moraliste atterré, il ajouta :

— Quant à votre honorable monsieur Lefaon, il jouait bien son double jeu...